

## Des débuts incertains

Est-ce que j'ai toujours su ce que je faisais ? Bien sûr que non, mais je ne pouvais pas dire ça aux patients. Un infirmier se doit d'être confiant et sûr de lui, autant qu'attentionné. Le problème était que je ne me sentais pas sûr de moi, mais je voulais vraiment m'occuper de mes patients en tout cas.

Je n'oublierai jamais mon premier jour à Allswell, un hôpital situé au milieu de nulle part – ou plutôt disons qu'on aurait pu trouver un hôpital identique n'importe où ailleurs. Allswell était un exemple tout à fait typique de ce qu'il y a de bon, de mauvais, de honteux et de drôle avec les hôpitaux du monde civilisé. Je me rappelle très vivement la réaction que j'ai déclenchée quand je suis arrivé dans le service et que j'ai expliqué que j'étais le nouvel infirmier. Les bouches sont restées grandes ouvertes, et il y a eu des murmures du style « Il doit y avoir une erreur » et même « C'est une blague ». L'infirmière en chef passa même un coup de fil au chef du personnel pour lui expliquer le problème. Ce n'était pas seulement parce que je sortais juste de ma formation : j'étais le seul homme dans un service gynécologique. Les personnes les plus importantes que je rencontrais ce jour-là furent Sharon et Cherie. Sharon était l'infirmière responsable du service. Cherie était celle qui était chargée de me familiariser avec son fonctionnement. C'était une grande responsabilité pour elle, même si je ne le réalisais pas à ce moment-là.

Durant les deux mois suivants, la tâche de Cherie serait de me transformer de jeune diplômé naïf que j'étais en un membre efficace de l'équipe à qui l'on pourrait faire confiance. Je pense qu'aucun de nous deux ne réalisait à quel point ce serait difficile.

Mon premier jour fut passé à suivre Cherie dans le service. Je fus présenté à chaque patiente, et elle me montra où se trouvaient toutes les choses : la sortie de secours, les alarmes pour signaler les arrêts cardiaques, les chariots de réanimation, les salles de visite, les salles de soins.

Elle me donna un manuel de dix centimètres d'épaisseur contenant les règlements et elle m'apprit à me servir des ordinateurs et à m'occuper des procédures d'admission et de décharge.

Tout ce que je voulais, de mon côté, c'était avoir mon premier patient et voir si je pouvais faire le travail. Lorsque je rentrai chez moi ce jour-là, j'avais oublié tout ce que Cherie m'avait dit.

C'était mon troisième jour de travail, et je ne me sentais toujours pas plus à l'aise. C'était même pire. Sur le trajet vers l'hôpital tous les matins, mon esprit envisageait tout ce qui pourrait mal se passer, toutes les manières dont je pourrais me planter, et, ce jour-là, j'allais avoir ma première patiente.

— Je vais te donner madame Stewart, me dit Cherie. Elle vient de subir une hystérectomie abdominale. Ce sera une bonne expérience pour toi.

Avant de commencer dans ce service, la seule fois où j'avais eu à penser à un utérus avait été lorsque nous avions étudié l'anatomie en cours, et maintenant je devais aider une patiente à récupérer après qu'on lui eut enlevé une des parties les plus intimes de son anatomie.

La dame de la chambre 43 semblait plutôt jeune pour subir une hystérectomie, mais, au moins, Mme Stewart avait déjà eu

trois enfants ; donc, j'avais l'espoir qu'elle se sente un peu moins mal après l'opération.

— Bonjour, madame Stewart, lui dis-je lorsque j'entrai dans la chambre. Je suis votre infirmier pour la journée. Comment vous sentez-vous ?

Même si elle était perfusée avec un mélange de sédatifs, son expression choquée me fit bien comprendre que la dernière personne que Mme Stewart s'attendait à voir dans un service de gynécologie était un infirmier masculin.

Elle se remit rapidement de sa première surprise. Elle avait d'autres choses auxquelles penser, comme les tubes qui sortaient de son bras, le cathéter qui lui permettait d'uriner, et un abdomen qui avait été ouvert en deux, puis recousu.

— Je ne sais pas. Comment devrais-je me sentir ? me demanda-t-elle. Je n'ai aucune sensation. Je suis insensible en dessous de l'estomac. Je m'étais préparée à souffrir.

Elle semblait presque incrédule.

— C'est le miracle de la péridurale, lui rétorquai-je, essayant d'avoir l'air de m'y connaître sans avoir la moindre idée de la façon dont se passent les péridurales en général.

— Eh bien, c'est extraordinaire. Je ne m'attendais pas à me sentir aussi bien. J'aurais aimé en profiter quand j'ai eu mes enfants.

Je hochai la tête en signe d'assentiment et restai silencieux. Je n'aurais vraiment pas pu ajouter grand-chose.

Ma journée semblait se dérouler mieux que je ne l'espérais, même si c'était probablement dû aux bonnes dispositions de Mme Stewart, plus qu'à un quelconque talent dont j'aurais pu faire preuve. Mais elle ne semblait toujours pas complètement à l'aise en ma présence.

— J'ai hâte de dire à mon mari que c'est un homme qui s'occupe de moi.

Mme Stewart avait fait cette remarque au moins une douzaine de fois dans la journée et elle semblait un peu forcée, comme si elle essayait de se convaincre que c'était normal

d'avoir un infirmier à son chevet. Peu importait, j'étais sûr qu'elle se serait faite à l'idée le lendemain ; du moins, je l'espérais, parce que le lendemain allait être beaucoup plus difficile, pour elle comme pour moi.

Le matin suivant, Cherie m'informa qu'on allait retirer la péridurale à Mme Stewart.

— C'est assez simple, m'expliqua Cherie. Il suffit de tirer.

Je m'attendais à quelque chose d'un petit peu plus détaillé, mais « Il suffit de tirer » semblait assez facile.

— Oh ! et assure-toi de lui donner des analgésiques juste après la lui avoir enlevée. Il faut que quelque chose prenne le relais avant que les effets s'estompent, ajouta Cherie avant de partir vers les tâches qui l'attendaient.

Les péridurales ne sont pas des procédures que les infirmiers apprennent en détail, même si elles sont assez faciles à suivre. Une aiguille est insérée entre les vertèbres du dos, dans l'espace péridural, de la membrane qui entoure la moelle épinière. Un tube en plastique est glissé le long de cette aiguille dans cet espace. L'aiguille est ensuite enlevée, tandis que le tube est laissé en place, et une perfusion d'analgésique est alors injectée. Cela permet au patient de ne ressentir aucune douleur en dessous du nombril.

Tout ce que j'avais à faire était de « tirer » le tube pour l'enlever.

Heureusement, Mme Stewart s'était faite à l'idée qu'on la lui ôte.

— Je n'ai pas hâte de ressentir la douleur, mais j'imagine que ça signifie que je fais des progrès, dit-elle.

— Oh ! ne vous inquiétez pas, madame Stewart. Nous allons vous donner des médicaments avant que la péridurale ne fasse plus effet. Tout va bien se passer, dis-je, alors que je regardais sa fiche.

Elle sembla rassurée par mes paroles. Je regardais sa fiche pour voir exactement quel analgésique lui donner. J'aurais pu m'en occuper, mais je décidai qu'il était préférable de deman-

der à Cherie. Comme Cherie était la personne qui me guidait, c'était à elle que je devais m'adresser pour tous mes problèmes, qu'ils soient graves ou bénins.

— Nous donnons habituellement un suppositoire de Voltarène, m'indiqua Cherie. Ils durent longtemps et ils sont vraiment efficaces. Tu en as déjà administré, non ?

J'en avais déjà donné, mais à des patients masculins. D'une manière ou d'une autre, durant mes études, j'avais réussi à éviter d'avoir à entrer en contact avec l'intimité des femmes. J'expliquai cela à Cherie, et son visage s'éclaira d'un sourire.

— Eh bien, il n'y a pas beaucoup de différence. Tu ne peux pas te tromper.

Je n'en étais pas aussi sûr.

La péridurale fut enlevée sous la supervision de Cherie, et cela fut vraiment aussi simple qu'elle l'avait prétendu : une simple traction, et elle était dehors, sans résistance, sans problème.

Un peu d'iode et un pansement transparent, et tout le monde était content. Pour profiter d'une bonne occasion (c'est-à-dire du moment où Mme Stewart était maintenue sur le côté par Cherie et son postérieur face à moi), je me préparai à lui administrer le suppositoire.

— Stop, me dit Cherie alors que j'avais une main sur la fesse de Mme Stewart et que je m'apprêtais de l'autre à procéder.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demandai-je, essayant désespérément de trouver ce que je ne faisais pas correctement.

— Est-ce que tu n'oublies pas quelque chose ? me demanda Cherie.

Sous la pression, mon esprit resta paralysé.

— La gelée – le lubrifiant... Tu n'en as pas mis sur ton doigt, me dit-elle d'une voix légèrement exaspérée.

— Ah oui, c'est vrai, désolé, répondis-je tout en pressant le tube de gelée un peu trop fort.

Si fort que je réussis à en couvrir pas seulement mon doigt, mais mes deux mains. Cherie leva les yeux au ciel, mais garda le silence.

Mes gants étaient couverts de lubrifiant, et je ne pouvais même pas commencer à insérer le suppositoire ; je bataillais pour maintenir sa fesse d'une main et garder le suppositoire dans l'autre. La fesse ne cessait de glisser et de couvrir ma cible. Je levai la tête pour découvrir une Cherie amusée (et quelque peu déconcertée).

— Laisse-moi t'aider, dit-elle en saisissant la fesse de Mme Stewart qu'elle maintint en l'air.

— On y va, madame Stewart, lui dis-je alors que je pensais enfin m'en sortir.

J'entendis Cherie manquer de s'étouffer. Je me sentis soudain très mal.

Avec *beaucoup trop* de lubrifiant sur mes mains, le suppositoire avait manqué sa cible et s'était enfoncé dans le mauvais trou. Au moins, Mme Stewart ne semblait s'être aperçue de rien, parce qu'elle était toujours insensible à cause de la péri-urale.

— Je n'ai jamais vu ça auparavant, remarqua Cherie.

Je la fixai avec insistance en essayant de lui dire du regard : « Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? »

Elle mima un crochet avec son doigt.

— Tu plaisantes ? articulai-je silencieusement vers elle.

Je n'avais aucune intention d'aller le chercher « là-dedans ». Il m'était même venu à l'esprit que « chercher là-dedans » pouvait représenter une forme d'abus. Mon seul espoir était qu'il ne soit pas allé trop loin.

Une chose dont j'étais sûr, c'était que le Voltarène avait des effets très violents sur l'estomac, et je commençais à m'inquiéter des conséquences que cela pourrait avoir si on le laissait dans un endroit aussi sensible.

Je devais agir vite. Je regardai Cherie une nouvelle fois et secouai la tête. Il y a des choses qu'un homme ne devrait pas faire et ça en faisait partie. Mais Cherie me fit signe de me hâter et de m'y mettre.

— Tu es infirmier maintenant, chuchota tranquillement

Cherie, comme si cela me donnait le droit de fouiller dans l'intimité d'une femme.

Finalement, je pris une grande inspiration et, d'un mouvement rapide de mon index, je réussis à retirer le suppositoire incriminé. Cherie me fit signe pouce en l'air. Je glissai rapidement l'objet dans le bon orifice, tandis que Cherie faisait rouler Mme Stewart sur son dos.

— Et voilà, madame Stewart, lui dis-je. Comment vous sentez-vous ?

Mme Stewart mit un moment à répondre. Elle me gratifia d'un regard étrange.

— Bien, finit-elle par dire.

Je quittai la pièce très rapidement, sans prononcer un mot de plus.

— Tu ne vas le dire à personne, hein ? demandai-je à Cherie dans le bureau des infirmières. Je me suis senti comme un vrai pervers, ajoutai-je.

Cherie ne répondit pas, parce qu'elle était pliée de rire, mais elle reprit son souffle suffisamment longtemps pour raconter ma mésaventure à tout le service.

